

CYRILL ZUBER

THE HOOF MAGICIAN

TEXT SOPHIE RENAULDON
PHOTOS DOUGLAS MANDRY

Truly obsessed with hooves, farrier Cyrill Zuber is one of the great specialists in orthopedic horseshoes. His greatest pleasure is to treat the most difficult laminitis cases. Blacksmith to the Swiss team at the WEG, this 45 year-old Swiss developed his forge and HUFTECH project near Bern, but also travels all over the world treating individual cases. A meeting with this man and his modern vision of one of the oldest trades in the world.

Véritable «obsédé» des sabots, le maréchal-ferrant Cyrill Zuber est l'un des grands spécialistes de la ferrure orthopédique. Son plus grand bonheur est de soigner les cas les plus difficiles de fourbure. Maréchal de l'équipe helvète aux JEM, le Suisse de 45 ans qui a installé sa maréchalerie et son projet HUFTECH près de Bern, voyage aussi à travers le monde pour soigner des cas particuliers. Rencontre avec cet homme qui porte un regard moderne sur l'un des plus anciens métiers du monde.

Is the old saying "no foot, no horse" still true today?

Yes because the hoof is the link between the ground and the horse and the horseshoe links these two elements. If the foot is painful, the horse cannot work and therefore cannot plough the fields. In days gone by, nothing could be done for such horses. Today there are more solutions available for treating a diseased hoof and a horse may be able to recover. We know for example that a hoof can grow back and that we have access to prostheses. We nonetheless have to question whether interventions like these are worth it and really improve the horse's quality of life. This remains a delicate subject. My philosophy is to consider every possible solution while being completely sure that the horse is happy. One also has to accept that not everything can be treated.

Did you always want to be a farrier?

When I was young, my older sister had a pony. This was my initial contact with horses because my parents were not part of this milieu at all—my father was a doctor. At 11 years old, my father gave me a three year-old Fribourg mare and I learned to ride with her, as well as taking care of her. At 14 years old, I was completely sure that I wanted to work with horses. We had a blacksmith in the village and I was fascinated by this trade. I would always go and watch him at work in his forge after school. The smell, the noises, and this particular figure—a plump little man whose face was black with soot—all really made an impression on me!

So you're living your childhood dream?

Exactly. I am lucky enough to do what I love every day. When the alarm goes off in the morning, I am always very motivated and love finding solutions to horse's problems. I decided to specialize in orthopedic horseshoes and bought an X-ray machine to better analyze the hoof. Today, I treat very sick horses or horses nearing retirement who deserve to have good feet, as well as top-level horses, including in my capacity as the official farrier for the Swiss delegation at the World Equestrian Games.

How does one become one of the best farriers in the business?

For a while I had doubts. I wasn't particularly well known, just one farrier amongst others.

Le vieux dicton «pas de pied, pas de cheval» est-il toujours vrai aujourd'hui?

Oui, car le sabot est le lien entre le sol et le cheval et la ferrure relie ces deux éléments. Si le pied est douloureux, le cheval ne peut ni travailler ni labourer les champs. Dans le temps, ce cheval était condamné. Aujourd'hui, il existe plus de solutions pour soigner un sabot malade. Nous savons par exemple qu'un sabot peut repousser; il existe aussi des prothèses. Il faut cependant se demander si de telles interventions valent le coup et améliorent réellement la qualité de vie du cheval. Cela reste un sujet délicat. Ma philosophie est d'envisager toutes les solutions possibles tout en m'assurant que le cheval soit heureux. Il faut aussi accepter que tout n'est pas soignable.

Avez-vous toujours voulu devenir maréchal?

Quand j'étais petit, ma grande sœur avait un poney. Ce fut mon premier contact avec les chevaux car mes parents ne venaient pas du tout de ce milieu; mon père était médecin. A 11 ans, il m'a offert une jument fribourgeoise de 3 ans et avec elle j'ai appris à monter, mais aussi à faire tous les soins. A 14 ans, j'étais sûr et certain de vouloir travailler dans le cheval. Nous avions un maréchal dans le village et j'étais fasciné par ce métier. Après l'école, j'allais toujours le voir travailler dans son atelier. L'odeur, les sons, et puis cet homme, petit bonhomme rondet au visage couvert de suie... Tout cela m'impressionnait.

Vous avez donc réalisé un rêve d'enfant?

Exactement. J'ai la chance de faire tous les jours ce qui me passionne. Lorsque le réveil sonne le matin, je suis toujours très motivé et je prends du plaisir à essayer de trouver des solutions aux problèmes des chevaux. Je me suis spécialisé dans les ferrures orthopédiques et j'ai acheté un appareil de radiographie pour analyser au mieux le sabot. Aujourd'hui je m'occupe de chevaux très malades ou proches de la retraite qui méritent d'avoir de bons pieds, mais aussi de chevaux de haut niveau; j'étais notamment le maréchal de la délégation suisse lors des Jeux mondiaux.

Comment devient-on l'un des meilleurs maréchaux du milieu?

Pendant une période, j'ai eu des doutes. J'étais un maréchal parmi beaucoup d'autres. Faire de simples ferrures, du matin au soir, ce n'était pas suffisant pour moi. Je ne me rendais alors pas compte du potentiel de ce métier. Un jour, le vétérinaire Thomas Wagner m'a dit «Viens avec moi, on va voir Stefan Wehrli», qui est le maréchal le plus connu en Suisse en termes de ferrures spéciales. Il s'occupait de certains chevaux que j'avais ferrés avant lui et qui allaient mieux après être passés chez lui... Je me suis alors demandé ce qu'il faisait de mieux que moi! J'ai ensuite suivi un stage qui se donnait chez lui, avec le Dr Rick Redden «le» spécialiste américain. Quelques semaines plus tard je partais aux Etats-Unis pour suivre une formation intensive. C'est ainsi que j'ai com-



FOCUS

point. One day, a veterinarian called Thomas Wagner said *Come with me—we are going to see Stefan Wehrli* who is the best known farrier in Switzerland in the realm of special horseshoes. He looked after certain horses that I had shod before him, but they were better after they had been to him. I wondered what he did better than me. After this, I did a course at Wehrli's that was given by American specialist Dr Rick Redden and a few weeks later I went to the United States to complete an intensive training course. This is how I understood that there was still a lot to learn. Even after more than 20 years on the job, I am still learning and looking for new solutions, perfecting my work, thinking about the mechanics, as well as the horse's movement and comfort.

What brings you the most satisfaction?

To see that I have been able to help a horse and to see the happiness on the faces of his entourage. This gives me the energy to do what I do. For example, there was this horse that was supposed to take part in a CSI 5*. On the Monday evening, he was diagnosed with pressure and an abscess in his heel. I went to see him on the Tuesday and in the evening I was able to make him a carefully crafted, soothing horseshoe that allowed him to sail through the next day's vet check. He was no longer in pain and thus able to jump. To be capable of helping with this kind of emergency is very satisfying. My other great source of pride is being able to treat a lot of cases of laminitis. Generally, laminitis spells an end to

Quelle est la plus grande satisfaction?

Voir que j'ai pu aider un cheval et lire la joie sur les visages de son entourage. Cela me donne l'énergie pour faire ce que je fais. Il y avait par exemple ce cheval qui devait participer à un CSI 5*. Le lundi soir, on lui avait diagnostiqué une compression et un abcès au talon. J'étais allé le voir le mardi et le soir je pouvais lui faire une ferrure soignée et soulageante lui permettant de passer la visite vétérinaire le lendemain. Il n'avait plus de douleurs et pouvait sauter. Pouvoir intervenir dans ce genre de situation d'urgence est très satisfaisant. Mon autre fierté est de pouvoir soigner beaucoup de cas de fourbure. Généralement, les chevaux souffrant de fourbure sont condamnés, mais lorsqu'on trouve et analyse les origines, on a de fortes chances de pouvoir la soigner. J'ai déjà acheté un cheval, qui était très bon, mais avait une grave fourbure. Personne ne pensait qu'il pouvait continuer la compétition. Je l'ai acheté à un bon prix et me suis lancé le défi de le soigner. C'est devenu mon meilleur cheval de saut d'obstacles et il est en très bonne santé!



Quel est votre pire cauchemar? Un cheval qui déferre en pleine compétition?

Ce genre de situation est évidemment une hantise pour un maréchal. Avoir ferré un cheval qui court le Grand Prix d'un grand concours et qui perd son fer en plein parcours est terrible, car connaissant le cheval, je sais qu'il ne pourra pas être performant sans son fer. C'est une situation désagréable, mais même si on fait de son mieux, cela arrive. Ce qui me hante également ce sont des cas de maladies que j'arrive à détecter et soigner, mais dont je découvre plus tard que l'origine est en fait génétique et non mécanique. Du coup, le cheval ne peut être vraiment soigné. Cela m'est déjà arrivé de perdre des chevaux parce que je ne savais pas comment les traiter il y a dix ans. Aujourd'hui, j'aurais pu en sauver certains. Il existe encore beaucoup de zones d'ombre. Ma hantise est de me dire dans trois mois que j'aurais pu sauver un cheval que je n'ai pu sauver hier. C'est aussi ce qui me pousse à toujours me surpasser.

Plus qu'un savoir-faire traditionnel et artisanal, le métier de maréchal semble exiger une certaine créativité?

Dans mon cas et avec ma façon de penser, il s'agit en effet d'un métier plutôt créatif. Je ne m'assois pas sur mes acquis et ne me cramponne pas aux méthodes traditionnelles. Je cherche toujours à optimiser une ferrure et en invente même des nouvelles. C'est d'ailleurs ce qui me plaît. Parfois arrivent chez moi des chevaux dont on pensait qu'ils étaient incurables, mais leurs propriétaires savent que je peux éventuellement trouver une solution. Cela arrive qu'on me prenne pour un fou car j'essaie d'innover, ce qui ne plaît pas à tout le monde.

Outre vos déplacements en Suisse ou sur certains concours européens, voyagez-vous beaucoup dans le cadre de votre métier?

Oui, je me déplace souvent à la demande de certaines cliniques comme celle de Kit Miller à New York qui s'occupe de cas particuliers. Je m'y rends deux fois par an. Ils savent ce que je sais faire et quand je viens, plusieurs chevaux m'attendent pour être traités. Il s'agit souvent de chevaux de haut niveau qui concourent en Europe et aux États-Unis. Quand je me déplace, j'essaie toujours d'organiser des stages. Une fois, on m'a demandé de venir en Australie pour ferrer un cheval avec une fourbure très compliquée. Là aussi j'en ai profité pour organiser une formation et traiter d'autres chevaux. Mais à la base, je n'étais venu que pour un cheval.

Quel autre métier auriez-vous aimé faire?

Comme mon père était médecin, je me suis dit que j'aurais peut-être pu devenir un bon chirurgien. Mon succès professionnel montre que j'ai une certaine habileté manuelle et une bonne compréhension du fonctionnement du pied: la corne, les os, les ligaments, les tendons, bref, toute cette mécanique biologique. Je suis très heureux d'être devenu maréchal et ne souhaiterais pas faire autre chose.

a horse's career, but when one discovers the start of it and analyzes it accordingly, one has a good chance of treating it successfully. I have already bought a horse that was very good but had serious laminitis. Nobody thought he could continue to compete. I bought him for a good price and I threw myself into treating him. He became my best show jumping horse and is in very good health.

What is your worst nightmare? A horse that loses a shoe in the middle of a competition?

That kind of situation is naturally a nightmare for a farrier. To shoe a horse taking part in the Grand Prix of a big competition and which loses a shoe in the middle of its round is terrible, because knowing horses, I know that he won't be able to perform without his shoe. It's a really unpleasant situation but even if we do our best, it happens. What also bothers me greatly is the case of certain diseases that I manage to detect and treat, but I discover too late that in fact the cause is genetic and not mechanical. This means the horse can't really be treated. I have already lost horses because I didn't know how to treat them ten years ago. Today, I would have been able to save some of them. There is still a big grey area. My nightmare is to tell myself three months later that I would have been able to save a horse that I couldn't save before. That is also what drives me to consistently excel.

Over and above traditional, artisan-style expertise, the farrier profession seems to require a certain degree of creativity?

In my case and with the way I think, this is indeed a fairly creative profession. I don't rest on my laurels and I don't hang on to traditional methods just for the sake of it. I always seek to optimize the horseshoe and even invent new ones. In fact that's what I like. Sometimes horses that were thought to be incurable arrive on my doorstep but their owners know that I will eventually find a solution. Sometimes they think I'm crazy because I try and innovate, which doesn't always please everyone.

Aside from your travels in Switzerland and certain European competitions, do you travel a lot for your job?

Yes, I often travel at the request of certain clinics such as that run by Kit Miller in New York, which treats special cases. I go there twice a year. They know what I can do and when I come, several horses are waiting for me to treat them. These are often top horses that compete in Europe and the United States. When I travel, I always try to arrange training opportunities as well. Once, I was asked to come to Australia to shoe a horse with a very complicated case of laminitis. Here too, I took advantage of the occasion to arrange a training session and to treat other horses. But fundamentally, I came for a single horse.

What other job would you like to do?

Because my father was a doctor, I thought that I could have been a good surgeon. My professional success demonstrates that I have a certain dexterity and a good understanding of the functioning of the foot, the horn, the bones, ligaments, tendons—in short the entire biological mechanism. But I am very happy that I became a farrier and I wouldn't wish to do anything else. —



more pictures on our app